

## Ãtre jeune en 1986 Ã Pripiat, ville-satellite de la centrale nuclÃ©aire de Tchernobyl

### Description

L'auteur du livre [24 heures de la vie Ã Tchernobyl](#) (PUF, 2024) revient ici sur quelques aspects moins connus de la vie quotidienne en Union soviÃ©tique, au tout dÃ©but des rÃ©formes lancÃ©es par MikhaÃ®l Gorbatchev.

*Est-il facile d'Ãtre jeune ?* est le titre d'un film documentaire tournÃ© Ã Riga durant l'Ã©tÃ© 1986 et sorti dans les salles obscures soviÃ©tiques dÃ©but 1987. Il montre un groupe de lycÃ©ens et de lycÃ©ennes dont une partie (des garÃ§ons exclusivement) sont jugÃ©s pour avoir saccagÃ© un wagon de train de banlieue au retour d'un concert de musique rock quelques mois plus tÃ¢t. Le film brisait alors plusieurs tabous, dont ceux de la violence et du dÃ©sÃ©quilibre d'une jeunesse disposant pourtant d'un confort de vie que n'avait jamais eu les gÃ©nÃ©rations prÃ©cÃ©dentes en URSS, et celui de la drogue et de la sexualitÃ© avant le mariage, phÃ©nomÃ¨nes invisibilisÃ©s par la censure dans les mÃ©dias de l'Ã©poque. Il fut aussitÃ¢t un film culte, symbole du changement de ton dans la sphÃ©re publique, emblÃ©matique de la *glasnost*, ce slogan parfois confondu avec une libÃ©ralisation ou une injonction Ã la « transparence » des instances du pouvoir en URSS, alors qu'il doit se traduire plutÃ¢t comme « le fait de dire les choses Ã voix haute (*glasno*) ».

Comment la jeunesse vivait-elle Ã Pripiat, la ville satellite de la centrale nuclÃ©aire de Tchernobyl<sup>(1)</sup>, destinÃ©e Ã devenir la premiÃ¨re centrale d'Europe avec ses quatre rÃ©acteurs en service, et deux autres en construction Ã l'Ã©poque ? Cette localitÃ© de prÃ>s de 50 000 habitants Ã©tait situÃ©e en Ukraine, mais l'Ã©crasante majoritÃ© de la population y parlait le russe Ã la *lingua franca* de l'empire. Comme dans toutes les villes « nuclÃ©aires », c'est-Ã-dire dÃ©diÃ©es au secteur de l'Ã©nergie atomique, la vie y Ã©tait plus confortable que dans le reste du pays.

Affiche du film de Juris Podnieks *Est-il facile d'Ãtre jeune ?* : **Une jeunesse militarisÃ©e : uniformes, prÃ©paration militaire et dÃ©filÃ©s**

8 heures commenÃ§ait la journÃ©e d'Ã©cole. Les Ã©lÃ¨ves avaient l'obligation de porter un uniforme : en 1984, les Ã©lÃ¨ves filles des trois derniÃ¨res classes (Ã©quivalentes au lycÃ©e en France) furent autorisÃ©es Ã remplacer la robe par une jupe et un chemisier ou un veston, mais il fallut attendre 1988 pour qu'elles puissent se vÃ©tir d'un pantalon, et encore, dans certaines rÃ©gions d'URSS seulement. Pour la diffÃ©rence des garÃ§ons, elles devaient dÃ©coudre, laver, puis repasser et recoudre chaque semaine leurs cols et leurs manchettes, dont la propretÃ© Ã©tait rÃ©guliÃ¨rement vÃ©rifiÃ©e, en principe du moins. Quant aux garÃ§ons, ils portaient un pantalon et un veston bleu marine dans tout le pays, mais marron en Ukraine, faits dans un tissu proche du denim (celui des jeans), aprÃ>s 1975. Sur l'Ã©paule gauche Ã©tait cousu un Ã©cusson : pour les

petites classes, il figurait un manuel de classe ouvert dans un soleil sur fond rouge, et pour les grandes (À partir de 15À ans), un manuel ouvert dâ??oÃ¹ sortait un soleil, sur fond bleu, avec en son centre un atome. Ainsi Ã©tait rappelÃ©e Ã© chaque adolescent soviÃ©tique lâ??importance de lâ??Ã©nergie nuclÃ©aire.



Ã©cussons cousus sur les uniformes scolaires des Ã©lÃ©ves soviÃ©tiques de 7À Ã© 14À ans (Ã© gauche) et de 15À Ã© 18À ans (Ã© droite), entreÃ© 1975 etÃ© 1991 (sourcesÃ© : [Wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Uniforme_scolaire_sovi%C3%A9tique))

Une Ã©«Ã© prÃ©paration militaire Ã©iÃ©mentaireÃ© Ã©» concernait tous les Ã©lÃ©ves de 15À Ã© 17À ans, Ã© lâ??Ã©cole secondaire ordinaire (la plus prestigieuse) comme dans lâ??enseignement professionnel et technique. Il sâ??agissait entre autres de cours de dÃ©montage-remontage de fusil dâ??assaut Kalachnikov (AK-47 et autres variantes), activitÃ© qui donnait mÃªme lieu Ã© des compÃ©titions entre Ã©tablissements et, pour les champions et championnes, entre districts et entre rÃ©gions. Dâ??autres cours portaient sur lâ??attitude Ã© avoir en cas de guerre nuclÃ©aire, chimique ou bactÃ©riologique, ce dont tÃ©moigne la quantitÃ© phÃ©nomÃ©nale de masques Ã© gaz retrouvÃ©e dans les locaux des Ã©coles, collÃ©ges et lycÃ©es de Pripiat aprÃ©s lâ??Ã©vacuation de la ville le 27Ã© avril 1986, le lendemain de lâ??explosion du rÃ©acteur numÃ©ro quatre qui marqua le dÃ©but de la catastrophe<sup>(2)</sup>.

Les annÃ©esÃ© 1970 etÃ© 1980 avaient vu la floraison dans le paysage urbain soviÃ©tique de stands de tir Ã© la carabine Ã© air comprimÃ©Ã© : Pripiat en comptait dix enÃ© 1986, soit autant que de gymnases. En sâ??inscrivant auprÃ©s de lâ??organisation sociale qui gÃ©rait les stands, les Ã©lÃ©ves deÃ© 10 Ã© 13À ans pouvaient mÃªme obtenir un brevet (et lâ??insigne correspondant) de Ã©«Ã© jeune tireurÃ© Ã©», Ã©tabli enÃ© 1972 sur la base de celui qui avait existÃ©, deÃ© 1932 Ã© Ã© 1941, pour les jeunes deÃ© 13 Ã© 17À ans.

Le 9Ã© mai 1985, pour la seconde fois aprÃ©s celui deÃ© 1965 et prÃ©s de quarante ans aprÃ©s celui du 24Ã© juin 1945 en prÃ©sence de Staline et du groupe dirigeant, un grand dÃ©filÃ© militaire commÃ©mora Ã© Moscou la [victoire de lâ??Union soviÃ©tique contre lâ??Allemagne nazie](#). Dâ??autres Ã©«Ã© paradesÃ© Ã©» bien plus modestes eurent lieu alors dans toutes les villes du pays, y compris Ã© Pripiat comme en atteste un [clichÃ© photographique postÃ© sur un rÃ©seau social russe](#). Lâ??Ã©vÃ©nement confirmait lâ??orientation dâ??un rÃ©gime qui sâ??appuyait de plus en plus sur un mythe mÃ©moriel, celui de la Grande guerre patriotique, consistant Ã© occulter lâ??aide extÃ©rieure dont avait bÃ©nÃ©ficiÃ© lâ??URSS pendant le second conflit mondial, et la responsabilitÃ© de Staline dans le coÃ©t humain et militaire des dÃ©faites deÃ© 1941, pour assoir sa lÃ©gitimitÃ© au sein de sa population, tout en masquant les pertes dâ??une autre guerre en cours, celle dâ??Afghanistan<sup>(3)</sup>.

### **Objets, vÃ©tements, produits culturelsÃ© : le rÃ©gime des privilÃ©ges, du blat et du marchÃ© noir**

Dans toute lâ??URSS rÃ©gnait alors le systÃ©me du *blat*, mot qui peut se traduire en franÃ§ais par Ã©«Ã© pistonÃ© Ã©» mais dont la signification est plus vaste. La politiste AlenaÃ© Ledeneva le dÃ©finit comme Ã©«Ã© un Ã©change de faveurs dâ??accÃ©s dans des conditions de pÃ©nuries et de systÃ©me Ã©tatique de privilÃ©gesÃ© Ã©», les Ã©«Ã© faveurs dâ??accÃ©sÃ© Ã©» se caractÃ©risant par le fait dâ??Ã©tre

accordées à « aux dépens du public [général] », au profit des besoins d'une ou plusieurs personnes<sup>(4)</sup>. Il s'agissait d'un ensemble de pratiques informelles équivalent à un troc généralisé de biens et de services entre individus de différents milieux professionnels et touchant toutes les strates sociales. On mobilisait son réseau personnel à de multiples occasions, par exemple pour acheter :

- de la bière de meilleure qualité que celle vendue en kiosque, ou de l'alcool fort : vodka ou cognac (une denrée rare, en ces temps de quasi-prohibition déclenchée par les mesures anti-alcoolisme de 1985) ;
- un disque vinyle ou une cassette audio pirate (*magnitizdat*) d'un groupe de rock étranger ou soviétique, comme dans une scène du film *Leto (L'été)* de Kirill Serebrennikov (2018), qui raconte les débuts du groupe de rock *Kino* à Leningrad ;
- voire, quand on en avait les moyens, un magnétoscope à lecteur de cassettes vidéo ou un *walkman*, ce « baladeur » musical lecteur de cassettes audio inventé par Sony en 1979, ancêtre lointain du *smartphone* pour cette fonction.

On pouvait acheter ces deux types d'appareil soit lors d'un voyage d'affaires à l'étranger, pour les *happy few* qui en faisaient (artistes, sportifs et responsables politiques ou économiques de haut niveau), soit dans le cadre de séjours touristiques, plus répandus mais eux aussi réservés aux membres de l'élite. Les marins et les personnels navigants de la compagnie Aeroflot étaient également susceptibles d'avoir accès à ces objets capitalistes convoités.

Mais il existait aussi, à l'intérieur de l'URSS, ou plutôt dans les capitales, à Moscou, à Kiev (Kyiv) et à Leningrad, les magasins *beriozki* (bouleaux), dans lesquels on ne pouvait payer qu'avec des « certificats » spéciaux, échangeables contre de l'argent étranger (dollars et marks ouest-allemands surtout), qui offraient à l'achat des produits introuvables ailleurs, y compris du caviar et de l'alcool fort (soviétiques mais absents des rayons des magasins ordinaires), ou des appareils électroniques, dont des calculatrices de poche<sup>(5)</sup>. Dans les années 1970 et 1980, ils favorisèrent l'explosion du change clandestin de devises, pratiqué par les *valioutchiki* (changeurs), et de la vente sous le manteau, autrement dit au marché noir, la *fartsovka*. À partir de 1980, eurent également accès aux *beriozki* les officiers soviétiques servant en Afghanistan, petit pays enclavé dans le sud de l'Asie centrale que l'URSS avait envahi au prétexte de venir en aide à une révolution « socialiste ». Le terme « Afghans » pour désigner les soldats soviétiques impliqués dans cette opération apparut dans la presse en 1986, et sans doute dans le langage parlé bien avant cette date. Les discours officiels les qualifiaient quant à eux de « combattants internationalistes ». Ironiquement, c'est surtout par les objets que ce caractère international existait : les « Afghans » gradés se procuraient dans les *beriozki* des jeans de marque italienne, des magnétoscopes, des radiocassettes et des *walkmen* produits en Occident, qu'ils revendaient ensuite le plus souvent.

Après l'accident du 26 avril 1986, une autre catégorie de la population active soviétique allait pouvoir accéder à ces privilèges, mais à un prix élevé pour sa santé : les personnes participant à la « liquidation des conséquences » de la catastrophe nucléaire, dorénavant appelées « [liquidateurs](#) » (au masculin, même si une petite minorité de femmes en faisait partie)<sup>(6)</sup>. Mais ceci est une autre histoire.

À

#### Notes :

(1) Ici est employé le nom « Tchernobyl », translittéré du russe, alors qu'en ukrainien on l'écrit et le prononce « Tchernobyl ».

(2) Voir par exemple Laurent Michelot, *Tchernobyl. Visite post-apocalyptique*, Paris, Le Chêne, 2020, pp. 44-46.

(3) Voir Amir Weiner, *Making sense of war the Second World War and the fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton, N.J., Chichester, Princeton University Press, 2002.

(4) Alena V. Ledeneva (dir.), *Russia's Economy of Favours. Blat, Networking and Informal Exchange*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 37.

(5) Anna Ivanova, « *Magaziny Beriozka : Paradoksy potreblenia v pozdnem SSSR* », Moscou, *Novoe Literatournoe Obozrenie*, 2017.

(6) Voir par exemple l'entretien avec Natalia Manzurova dans la revue en ligne *Mouvements*, « [De Maïak à Tchernobyl, la guerre radioactive : une liquidatrice témoin](#) », 2016.

\* Laurent Coumel est maître de conférences à [Inalco](#), rattaché au [Centre de recherche Europes-Eurasie \(CREE\)](#) de [Inalco](#) et auteur de *24 heures de la vie à Tchernobyl* (PUF, Paris, 2024, 195 p).

[Lien vers la version anglaise de l'article.](#)

**Pour citer cet article** : Laurent COUMEL (2024), « À tre jeune en 1986 à Pripiat, ville-satellite de la centrale nucléaire de Tchernobyl », *Regard sur l'Est*, 22 avril.

---

244x78

Image not found or type unknown

**date crée**

22/04/2024

**Champs de Méta**

**Auteur-article :** Laurent Coumel\*